

Réécrire le folklore: Hélène Vacaresco et *Le Rhapsode de la Dâmbovița*

Rewriting Folklore: Hélène Vacaresco and the *Bard of the Dâmbovița*

IOANA-CRISTINA ATANASIU

Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași

Université de Tours

Mots-clés

Hélène Vacaresco ; littérature franco-phonie ; exil; patriotisme ; rhapsode ; *laoutar* ; *cobzar*.

Keywords

Hélène Vacaresco; French literature; exile; patriotism; bard; fiddler; kobza player.

Écrivain roumain d'expression française, Hélène Vacaresco ne s'est jamais éloignée de l'esprit roumain et a écrit sur la Roumanie et ses traditions. Le volume le plus rattaché aux coutumes de sa terre natale est le recueil intitulé *Le Rhapsode de la Dâmbovița*. Les poèmes sans rime ont suscité des critiques assez dures de la part des spécialistes roumains, mais le recueil a connu un immense succès à l'étranger et a reçu le prix de l'Académie française. Vers sa vieillesse, l'écrivain a raconté la naissance du *Rhapsode* et a expliqué que son intérêt n'était pas d'écrire de la poésie folklorique, mais d'illustrer les réalités de sa terre natale, dominée par des *laoutars* et des *cobzars* qui jouaient, chantaient et dansaient malgré les difficultés de la vie. Pour Hélène Vacaresco, le rhapsode est un exilé qui ne trouve pas sa place dans la poésie folklorique, tout comme elle, qui est une exilée, mais qui garde dans son cœur l'amour pour sa terre d'origine. L'exotisme dû aux mots roumains laissés exprimés dans le texte fait de ce recueil un véritable chef-d'œuvre.

Hélène Vacaresco is an author of Romanian origin who wrote in French and never forgot the Romanian spirit. She wrote her entire life about Romania and its traditions. The volume that is the most connected to the traditions of her homeland is the *Bard of the Dâmbovița*. Her rhymeless poems were highly criticized by Romanian specialists, but the volume was a great success abroad and received the prize of the Académie française. Towards her old age, the writer told about the birth of the *Bard* and explained that her interest was not about writing folk poetry, but she wanted to illustrate the realities of her homeland, where fiddlers and kobza players played, sang and danced despite the difficulties of life. Hélène Vacaresco sees the bard as an exile who can't find his place within folk poetry, just like herself, an exile who keeps in her heart the love for her homeland. The exoticism of the Romanian words left deliberately in the text turns this volume into a masterpiece.

1. Introduction

La littérature francophone est vue comme « une mosaïque d’auteurs pour qui le français est langue maternelle, ancienne langue de colonisation ou langue d’élection » (Delbart, 2005: 13). Abandonner sa propre langue a été une décision prise par beaucoup d’écrivains roumains, soit par francophilie, soit par obligation. Les écrivains roumains d’expression française occupent une place privilégiée dans l’espace francophone européen.

Hélène Vacaresco, représentante « vivante » de l’exil (Longre, 2013: 13), est la dernière descendante d’une fameuse famille de poètes roumains. C’est un écrivain complet qui a su parcourir tous les genres littéraires et a laissé aux peuples roumain et français un héritage culturel et littéraire précieux. Bien qu’elle soit tombée en oubli dans ses deux patries, elle reste quand même mentionnée, soit en passant, soit avec plus de détails dans deux livres d’histoire littéraire française et roumaine¹. Le critique roumain George Călinescu disait que nous avons besoin d’être différents et d’avoir une note spécifique (1988 : 973). Hélène Vacaresco sait se distinguer des autres écrivains de son époque et des femmes écrivains de son entourage. Roumaine, elle choisit la langue française pour écrire ses vers, construire ses romans et soutenir à haute voix son credo. Pourquoi la langue française? Certainement, cela date depuis l’époque de son éducation littéraire, quand elle lisait les classiques français dans la bibliothèque de son grand-père, à Văcărești. Dans ses confessions, elle se rappelle sa jeunesse, quand elle rêvait que sa voix s’entendrait au-delà des frontières de sa langue maternelle en parlant de sa terre d’origine, de la Dâmbovița. Plus tard, ses séjours à Paris, avec sa mère et sa sœur, les cours à la Sorbonne et les visites au salon littéraire de Sully Prudhomme scellent son destin littéraire en langue française.

2. La roumanité d’Hélène Vacaresco

On dit que « s’exiler de sa langue natale, c’est rompre avec sa culture et son lieu primitif, c’est couper une seconde fois le cordon ombilical » (Delbart, 2005: 17). Chez Hélène Vacaresco, on ne peut parler de rupture en aucune manière. Tout d’abord, elle a conservé son accent roumain pour montrer qu’elle n’était pas d’origine française ; ensuite, elle a gardé le contact avec la Roumanie et y revenait souvent ; enfin, son activité littéraire et diplomatique a été faite pour la Roumanie, pour que l’on sût qu’elle était roumaine et qu’elle en était fière. Comme Eugène Ionesco, qui utilise les hétérolinguismes comme « des taches roumaines » qui « viennent colorer le texte français » (Mureșanu Ionescu, 2011: 67), comme Marthe Bibesco ou Panăit Istrati plus tard, Hélène Vacaresco préfère garder des mots roumains dans le texte français, ceux-ci relevant de différentes catégories. On retrouve des mots se rapportant à l’univers du village roumain : *baiduck*, *cobzar*, *dor*, *doină*, *boceli*, *căcinlă*, *rogjină* ; il faut préciser que parfois ils reçoivent l’article français. Ensuite on a des toponymes (parfois les noms propres sont transformés pour faciliter la prononciation française ou bien ils sont rendus par leurs équivalents français consacrés) : l’Olt, le Danube, les Carpates, la Moldavie, la Transylvanie, l’Ardeal, la Dâmbovița, Văcărești. On retrouve des anthroponymes comme Stana, Stan, Despina, Aretina, Florica, Floarea, Profira. Il y a des titres de poésies gardés en roumain, dont très peu sont doublés en français : *Nevasta grănicerului* (*La femme du garde-frontière*), *Le dor*,

¹Il s’agit de : *Littérature française*, Nouvelle édition refondue et augmentée sous la direction de Pierre Martino, Librairie Larousse, Paris, 1949, tome second, p. 433 et *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, par George Călinescu, Bucarest, éditions Minerva, 1988, pp. 969, 981, 983, 1032.

Blestemată, La Surata, Din flori, Hoțul, Visul flăcăului, Le Hăiduck, Hora, Cântecele suratei. D'autres poésies pourraient être considérées comme des odes aux héros roumains: *Aux bords de l'Olt, Ceux de Tchernia, À l'étendard d'Étienne le Grand.*

Le Rhapsode de la Dâmbovița est le principal recueil portant sur la Roumanie. Il comprend des ballades, des légendes, des chants, des plaintes, que l'écrivain avait recueillis et recréés. L'exotisme dû au vocabulaire franco-roumain a attiré une multitude d'appréciations et d'éloges de la part des écrivains français. Gaston Boissier considérait que les ballades roumaines avaient acquis « une gloire universelle » (*apud Stăvăruș, 1974 : 57*) ; pour Leconte de Lisle (57), seul « un monstre » aurait pu écrire ce recueil de génie ; Auguste Dorchain (57) appréciait que la poésie populaire roumaine était la plus belle et la plus profonde ; Anna de Noailles voyait, dans les poèmes réunis par Hélène Vacaresco, l'âme du peuple roumain, rêveur et passionné (57). Le recueil a reçu le prix de l'Académie française.

3. Naissance et évolution du *Rhapsode*

Hélène Vacaresco a toujours été « hantée » par le patriotisme, comme elle le déclare elle-même dans ses mémoires ; son patriotisme était une sorte de « brûlure », de « soif d'action », de passion dirait-on agressive. Ayant choisi de ne pas se marier et ne pas avoir d'enfants, elle se dédie entièrement à la diffusion du souffle roumain dans le monde et va jusqu'à s'identifier à la Roumanie :

Sans foyer, sans fortune, sans enfants, je me mis à aimer la Roumanie d'une passion telle qu'elle emplît tous les instants de tous mes jours, qu'elle harcela mes nuits et que, plus de quarante ans durant, elle aura su, à elle seule, me faire éprouver tous les émois et toutes les joies. [...] La Roumanie ? ... mais elle était en moi, j'étais elle et je savais donner à la plupart le sentiment de la voir, rien qu'en parlant d'elle et souvent rien que par ma seule présence. (1946: 270)

Enfant et ensuite adolescente, Hélène Vacaresco passait ses vacances d'été à Văcărești, dans la maison de sa grand-mère paternelle. Là-bas, elle adorait passer son temps dans la bibliothèque de son grand-père, mais surtout elle vadrouillait dans les villages et écoutait les chants des villageois, leurs espoirs et leurs plaintes. La jeune femme écrivain notait « à la hâte aux marges des livres, sur des feuillets épars » (1899: IV) tout ce qu'elle entendait ; c'est ainsi que le recueil de poèmes *Le Rhapsode de la Dâmbovița* est né plus tard.

La période de trois ans vécue au château de Peleş à Sinaïa (à partir de 1888), en compagnie de la reine Elisabeth, a été une chance pour Hélène Vacaresco de pratiquer sa passion, l'écriture. Grâce à la sympathie que la reine lui témoignait, elle avait un statut plutôt spécial à la cour : on lui laissait du temps pour lire et écrire, ce qui n'était pas le cas pour les autres dames d'honneur. Vasile Alecsandri lui-même est le témoin du rôle important de la jeune fille auprès de la reine et des activités littéraires déployées à la cour royale roumaine (Chendi et al., 1904 : 308-311). Hélène Vacaresco et la reine-poète Carmen Sylva développent aussi une relation professionnelle ; la reine traduit en allemand les poèmes recueillis par Hélène sous le titre *Le Rhapsode de la Dâmbovița*, version qui sera publiée en 1889 à Bonn, tandis qu'Hélène traduit en français les poèmes de la reine, parmi lesquels le plus connu est *Jéhovah*, publié chez Alphonse Lemerre en 1887. Le recueil du *Rhapsode* bénéficie également d'une traduction anglaise, toujours grâce à la reine. Encouragée par le succès du *Rhapsode* en Allemagne, Hélène Vacaresco se met à travailler assidûment à sa version française. Celle-ci sera publiée en 1899 aux éditions

Alphonse Lemerre, où avait été publié son premier volume, *Chants d'aurore*. Cet ensemble de chansons et ballades roumaines a été perçu comme un chef-d'œuvre. C'était un véritable « cri du cœur », comme le dit le critique roumain Șerban Cioculescu (1971 : 329) à propos de l'œuvre d'un autre grand exilé roumain, Panaït Istrati. La « roumanité » représente un élément essentiel du *Rhapsode de la Dâmbovița*, qui raconte l'âme d'un peuple, l'âme roumaine qui chante ses joies, ses tristesses, ses croyances, ses traditions et ses légendes. Dans la *Préface* au recueil, Hélène Vacaresco avoue qu'elle n'osait pas recevoir les appréciations et les éloges venant d'Allemagne et d'Angleterre, mais finalement elle a choisi de suivre le conseil de Leconte de Lisle, qui disait : « Acceptez toujours, [...] seulement ne comptez pas que les poètes et les littérateurs vrais s'y trompent. [...] Vous seriez un monstre, plus qu'un génie, si vous étiez l'auteur d'un pareil volume... (apud Vacaresco, 1899: VI).

Attachée à sa terre et à son pays, Hélène Vacaresco s'est mise à étudier et à recueillir de la bouche des paysans, des *laoutars* et des *cobzars*, les chants et les plaintes les plus caractéristiques, elle les a fait passer par le filtre de son âme et les a traduits en français tout en gardant la sincérité de leurs émotions et la pensée populaire.

L'apparition de ce volume a déclenché des vagues de critiques de la part de spécialistes roumains comme Bogdan Petriceicu Hașdeu ou Vasile Alecsandri. Ils étaient surpris de ne pas avoir trouvé de rimes dans le recueil folklorique d'Hélène Vacaresco et assez déçus par l'absence d'une version roumaine du recueil. Les deux écrivains ne concevaient pas la poésie populaire roumaine en dehors de la forme prosodique traditionnelle (Stăvăruș, 1974: 183). Alecsandri, qui n'était pas aussi acharné que Hașdeu, a préféré rester réservé dans cette affaire. Dans une lettre adressée à son ami Alexandru Papadopol-Calimah, il exprime sa crainte que la reine Elisabeth ait pu aborder le thème du *Rhapsode* au sein de l'Académie roumaine (Chendi et al., 1904: 255). Hașdeu, par contre, n'approuvait pas les éloges venus de la part d'Oswald Neuschotz, qui se considérait un connaisseur de la poésie folklorique roumaine, mais finalement Hașdeu le traite de flatteur (1889: 200). N.I. Apostolescu, dans sa thèse de doctorat, publiée en 1909, est malicieux et tranchant en affirmant que le *Rhapsode* serait loin du caractère folklorique roumain. Il planait, quand même, une curiosité à propos de ces productions du génie du peuple roumain. En 1899, l'écrivain donne une explication générale (Vacaresco, I) : « Ces chants ont été recueillis dans les villages qui entourent notre demeure et les plaines où les paysans travaillent. Avant de m'être révélés ils ont plané sur la vie des générations sans nombre. [...] Et j'ai recueilli ces chants avec dévotion ».

Quarante ans plus tard, à l'occasion d'une conférence, Hélène Vacaresco offrira plus de détails concernant la naissance de ce fameux recueil, mais pas pour se défendre et non plus pour donner des justifications, mais juste pour étaler encore une fois l'histoire du *Rhapsode* :

Le *Rhapsode* ne fait point partie des recueils de notre folklore, ni même des cadences que l'on écoute escalader nos cimes ou se tapir dans nos vallées. Dans le cycle, dirai-je officiel, des chants populaires roumains, le *Rhapsode* ne tient nulle place. Pour un peu, nous le traiterions de proscrit, disons d'exilé, disons d'errant. Il est un souffle émané des sillons et qui a voyagé par le monde en dehors des autres chansons, ses sœurs, auxquelles il ne ressemble guère. (1938 : 154)

Le rhapsode avait une mission dictée par ses origines populaires et il devait suivre son chemin :

Dès sa naissance, Le Rhapsode a pris le bâton de pèlerin, il a quitté sa patrie et, mù par un instinct digne de son inspiration, il a accompli en faveur des foyers qui l'ont vu paraître au jour un apostolat dont justement les autres poèmes avaient besoin pour se frayer à leur tour un chemin dans la pensée et dans les cœurs. (154)

L'écrivain souligne aussi que « le Rhapsode date de loin, c'est-à-dire non pas de ma jeunesse, [...], mais de monadolescence, [...] ». C'est à quinze ans exactement que j'ai mis aux feuillets de mon manuscrit le dernier *Chant du Fuseau* » (154). La jeune fille est entrée d'abord en contact avec les rondes (en roumain, « horă² », mot qui apparaît souvent dans le recueil) quand sa mère l'envoyait les dimanches danser avec les garçons et les filles du village. Elle allait toujours accompagnée par sa sœur et par leur gouvernante anglaise, Miss Allen. Elle est tombée amoureuse des chants et des danses, du rythme joyeux et des improvisations ; petit à petit, elle s'est débarrassée de ses compagnes pour aller à la recherche de ces productions fabuleuses de sa terre natale. Ce qu'elle avait retrouvé auprès des vieilles paysannes, ce n'est le vers vif, mais des mélodies profondes, sans rime, une formule qu'elle a acceptée et adoptée par la suite :

Le Rhapsode se dressait devant moi. Frissonnante, j'écoutais. [...] Je ne respirais plus, hantée que j'étais par le désir non seulement de pousser la vieille à me livrer toute sa pensée, mais aussi parce que je soupçonnai soudain que, dans les villages environnants, dans tous les villages à la ronde, des femmes, des hommes, des enfants sentaient et parlaient ainsi, en dehors des chansons tissées autour de la rime. (157)

Voilà une sorte de justification de la forme prosodique singulière du *Rhapsode*.

Hélène Vacaresco prévient dès le début du recueil qu'il est dédié à deux personnes, « deux mortes » : à sa grand-mère maternelle, enterrée en Roumanie, et « à l'enfant que la Roumanie a pleurée » (1899: VIII), c'est-à-dire la princesse Marie, morte à 4 ans, la fille des souverains. Voilà déjà une sorte d'avertissement vis-à-vis de la tonalité funèbre du recueil. *Le Rhapsode de la Dâmbovița* débute par les deux dédicaces susmentionnées, l'une de la reine Carmen Sylva à sa fille, et l'autre, de l'écrivain à sa grand-mère. Ce poème dédié à sa grand-mère sert à introduire le lecteur dans l'atmosphère du *Rhapsode*, en étalant quelques « indices » de ce qui viendra :

Et je te donne ces chansons
Et je les donne, car j'ai si peu de larmes à donner.
.....
Et tu reconnaîtras le Cobzar qui s'en venait chanter devant ton seuil au lever de la lune,
Et le Haïduck qui porte un cœur de brave sous son manteau,
Et le fuseau de la jeune fille et les rêves de l'épouse,
Tu les reconnaîtras, toi qui as si souvent consolé
Et l'épouse et la jeune fille. (7)

Ensuite, deux grandes parties formeront l'ensemble du recueil : *Chansons du cobzar* – *Chansons populaires roumaines* (104 poèmes) et *Chansons du fuseau* (35 poèmes). La première partie a aussi des sous-titres, *Boceli* – *Chansons des morts* (l'écrivain utilise le mot roumain) et *Chanson țigane*. Dans le recueil il y a une harmonie entre le paysage, l'état d'âme des personnages, les

² Nous indiquons le terme au singulier.

couleurs, les sons et les actions des protagonistes. On identifie les plaintes du vaillant (*Le jeune homme*), de la vierge (*La jeune fille*), de la mère qui perd son enfant (*Le petit enfant, Mort-né*), de la femme qui perd son époux (*La veuve, Je ne te pleure pas*) ou de la femme stérile. L'impossibilité de donner la vie à un enfant devient une situation dramatique (*Stérile* – la femme entend la voix de son enfant et sait qu'il est en elle, mais il « ne doit pas naître »). La femme sans enfants est vue comme étant plus malheureuse que les veuves (*Sans enfants*).

Les objets ressentent des besoins humains, comme le couteau de la *Chanson tzigane*, qui est assoiffé de sang, pour se venger de ne pas avoir reçu de baiser de la bien-aimée. La terre aussi est assoiffée de sang, alors la mère lui donne son fils soldat (*Chanson de la mère*). La nature devient un personnage ayant un rôle essentiel dans les événements : « Le vent est triste d'être si froid » (*Le dor*) ; « Les fleurs étaient tristes, / Puisque le vent préférerait l'odeur du sang / A leurs parfums. » (*Nevasta grănicerului / La femme du garde-frontière*). La nature elle-même a des angoisses à la mort du jeune homme (*Le jeune homme*) :

Comme tu dors, comme tu dors,
Le cheval a henni
La plaine l'a entendu,
La plaine s'en est étonnée.
Pourquoi hennis-tu si matin, bon cheval ?
Le maïs s'est penché vers la terre,
La plaine, sa mère l'a senti,
La plaine s'en est effrayée. (11)

Pour accompagner la tristesse et la mélancolie exhibées le long du recueil, les tableaux sombres reçoivent des nuances de rouge et de blanc. La métaphore et l'allégorie connaissent une intensité évocatrice formidable. La pureté et la liberté illustrées sous la forme d'une cigogne ou d'une colombe (*Chant de la jeune fille, Chant du haiduck*) sont agenouillées par la brutalité des coups de couteau (*Le matin, Chanson tzigane*).

A part les lamentations, il y a aussi d'autres chants qui renvoient à la mythologie roumaine en rappelant les spectres vengeurs, comme les fées méchantes, les « iele » (*Le baiser de la morte*). Un homme est sorti un soir de sa maison pour admirer la nuit et il est embrassé par une morte qui le rend malade :

Et la morte a rencontré un homme
Qui était sorti de la maison, la nuit,
Parce que la nuit était belle.
Et la morte a baisé cet homme sur la lèvre.
.....
Et cet homme ne peut plus ni boire, ni manger
A cause du baiser de la morte. (41)

Ensuite, l'âme d'une fille morte boit de l'eau d'une fontaine et après plus personne ne pourra apaiser sa soif (*Soif*) :

Et les amoureux qui rencontrent cette âme
Au moment où elle boit,

Ont soif toujours
Et pour se désaltérer ils descendent dans la tombe avec elle. (110)

Un homme parcourt le village à la recherche d'une jeune fille qui veuille mourir d'amour (*Mort d'amour*) et s'arrête devant les maisons qui ont une fleur sur leur mur, symbolisant la vierge; il y a une fille qui lui répond, et dès qu'il lui donne un baiser, elle meurt :

La jeune fille ouvrit la fenêtre et cria: Oui, je veux mourir d'amour.
Et l'homme la bénit et lui baisa la lèvre,
Et la jeune fille était morte le matin. (176)

Un poème extraordinaire est *Le collier de larmes*, qui raconte l'histoire d'un enfant qui souhaite avoir un collier d'argent et fait appel à la rivière et à la lune pour que celles-ci lui donnent un flot et un regard. La nature ne peut rien faire, mais les hommes veulent aider et participent à la création du collier en donnant leurs larmes. Le collier commençait à briller, mais les larmes étaient de tristesse, elles sont devenues très lourdes et ont fini par tuer l'enfant. En 1980, le grand écrivain argentin Jorge Luis Borges avoue avoir entendu ce poème en 1916, quand il était élève à Genève et il pouvait encore le réciter entièrement 64 ans après (Călinescu, 2002 : 39-42). *Le Rhapsode* d'Hélène Vacaresco se révèle ainsi comme étant immortel.

Le poème *Chanson du foin fauché* est l'expression géniale de la souffrance de la nature personnifiée, c'est un testament que la nature (le foin fauché) laisse juste avant de s'éteindre. C'est une élégie troublante, l'une des perles les plus brillantes du *Rhapsode* :

Je suis les fleurs d'hier
Et j'ai bu ma dernière rosée,
Et les jeunes filles ont chanté à ma mort.
Et la lune me voit couché dans le linceul
De ma dernière rosée. (1899 : 57)

Le soldat, personnage qui a été contesté par Hașdeu, comme n'étant pas le héros dans les poésies populaires roumaines, mais plutôt l'ennemi, occupe une place importante dans le recueil. C'est un soldat vaillant et patriote qui défend sa patrie et qui, au moment de la mort, accepte celle-ci sans se plaindre (*Le brave*). Cela indiquerait une sorte d'écho de la Guerre d'Indépendance de 1877 (Stăvăruș, 1974 : 194). Un autre personnage masculin important est le « haïduck » dont le nom est gardé en roumain puisqu'il s'agit d'un personnage typique, un homme libre, qui aime la nature et son cheval, qui aime errer, mais les filles l'aiment et l'attendent (*La chanson du haïduck*).

Il faut remarquer la présence des mots roumains dans le recueil, dont très peu sont francisés³ (« căciulă », « cobză », « haïduck », « cobzar », « doină », « dor », « rogojină ») et il y a aussi des titres de poèmes en roumain (*Dor, Nevasta grănicerului*, plusieurs poèmes qui s'appellent *Hora, Blestemata, Blestemată, Visul flăcăului, Cântecele suratei, Din flori, Hoțul, La surata*). Les mots roumains sont laissés exprès en original, soit pour garder l'atmosphère roumaine, soit à cause de la difficulté de traduction. Les mots reçoivent obligatoirement l'article français.

³Par exemple, *haïduck* (en roumain, on écrit *haiduc*).

Quant à la forme des poèmes, les chants peuvent être plus longs ou plus courts, selon le sujet; presque chaque poème commence par une petite strophe qui se répétera à la fin, soit comme une lamentation ou comme une obsession, soit pour mettre en évidence le fait que rien ne change, on revient toujours aux mêmes douleurs, aux mêmes habitudes, au même sort.

Le dernier poème de la première partie plaint la mort du rhapsode (*Dernière chanson du cobzar*), qui part avec ses chansons pour ne pas sentir la solitude de l'au-delà. Le cobzar, qui avait chanté les beautés de la terre, les villages, les plaines, le ciel et le soleil, s'était insinué dans les cœurs des hommes pour leur transmettre ses joies, ses douleurs et ses espoirs. Les hommes et la nature lui sont reconnaissants pour sa musique :

Et la terre le remerciera d'avoir chanté sa beauté,
 Et ses printemps et ses hivers,
 Et ses douleurs et ses espérances;

 Et la terre dira: C'était mon enfant.
 Le soleil aimera la tombe du cobzar. (1899 : 291)

Le deuxième cycle du recueil, *Chansons du fuseau*, est de dimensions plus réduites que la première partie et les poèmes ne portent pas de titres, ils sont juste numérotés. Comme le titre général l'indique, ce sont toujours des chants et des plaintes. Vacaresco garde le même rythme, il n'y a pas de rimes et chaque poème contient un vers ou une strophe qui a le rôle de refrain. Prédominent les dialogues, les questions et les réponses, car ces poèmes sont écrits pendant les veillées du village de Văcărești, aux quelles Hélène, adolescente à l'époque, assiste pendant les longues soirées d'hiver. L'écrivain se rappelle ces rencontres, qui représentaient des moments très importants, les seuls moments où les villageois se reposaient :

Pour *Les Chants du Fuseau*, qui, à la fin du volume, forment une série à part, il nous fallut affronter miss Allen [...]. Me laisserait-elle prendre part à ce que nos paysans appellent les « assises » ? [...] pour les travailleurs toujours debout dans les champs, dans les vignes, sur les meules, le fait d'être assis constitue une singularité. Donc, vienne l'automne, vienne l'hiver, les paysans s'assoient ; [...] Dehors, le vent hurle à la neige, [...]. Dedans, il fait chaud [...]. (1983 : 163)

On chante l'amour, surtout l'amour perdu (I – *Qu'est-il arrivé à ton amour ?/ Il est mort, on me l'a tué*) et l'amour inavoué (II – *Et je savais que cet homme c'était lui,/ Et il savait que j'étais cette femme ;/ Mais nous nous sommes tus tous les deux ; XX – Tu sais bien ce jour-là, à la fontaine,/ Quand je ne t'ai point souri : c'était parce que je t'aimais !*). L'amour entraîne parfois la jalousie (XXII – *Mais je vois aussi une grande bôra, [...]/ Et je le vois danser/ Avec les jeunes filles,/ Et chaque fille qui lui sourit/ Allume un grand feu dans mon cœur*). La femme attend toujours son homme, d'habitude au seuil de la maison, elle attend qu'il revienne, du travail ou de la guerre (XII – *Ton père va rentrer, laisse la porte ouverte*). Parfois, une femme vieillit et devient folle car elle n'a pas trouvé l'amour (VI – *Et elle s'en va sur le chemin pour trouver un homme jeune qui l'aime,/ Et elle n'en trouvera pas*) ; une autre femme, enceinte, fait un cauchemar (V – *J'ai vu passer quelqu'un et ce n'était pas un passant./ C'est l'enfant que je porte en moi/ Il est sorti de mes entrailles*). Dans un poème on plaint le départ d'un rhapsode, que les gens du village avaient ignoré, mais qu'une fille aimait et avait essayé en vain

de retenir (XXII – *J’irai jusqu’au bout du village, et si je ne le retrouve pas/ Je retournerai en pleurant.*) (1899 : 297-346).

4. Conclusions

Depuis sa jeunesse, Hélène Vacaresco s’est immergée dans la vie rustique, grâce aux périodes passées au manoir de la famille Vacaresco à Dâmbovița. La découverte, petit à petit, de ce monde rempli de croyances, traditions, coutumes ancestrales, a transformé sa vie, car elle n’a jamais pu s’en débarrasser. Le village roumain l’a poursuivie partout dans le monde ; les *laoutars*, les *cobzars* et les chants des Tziganes l’ont accompagnée le long de son existence et elle leur a trouvé une place dans son œuvre, en les rendant immortels. L’élément essentiel de la poésie (mais aussi de l’œuvre en général) d’Hélène Vacaresco reste l’élément ethnique ; ces poèmes ont une force à part, on retrouve le poète-patriote ou le poète-soldat qui déclame avec une vigueur exceptionnelle. C’est son âme et son existence. Le *Rhapsode* est une production à part, car il représente l’âme d’un peuple.

Hélène Vacaresco n’habille pas son *Rhapsode* du vêtement traditionnel, la forme ne l’intéresse pas ; c’est l’idée et l’atmosphère qui comptent pour qu’elle recrée librement et grâce à son imagination poétique le monde du village roumain chanté par les *laoutars* et les *cobzars* : « J’ai recueilli à l’état fruste ces chants qui n’étaient pas, à proprement parler, des chants. Je leur ai inventé une forme » (1938 : 166).

Même si elle commence une nouvelle étape en France, le poète continuera à écrire ses poésies en leur ajoutant la note de *roumanité* qui les rend irrésistibles.

BIBLIOGRAPHIE :

APOSTOLESCU, Nicolae I. (1909). *L’influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. Paris : Librairie Ancienne Honoré Champion, Editeur.

BEDIER, Joseph et al. (1949). *Littérature française*. Paris : Librairie Larousse.

CĂLINESCU, George (1988). *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*. București: Editura Minerva.

CĂLINESCU, Matei (2002). Borges și „Cântecele cobzarului” : o amintire. *Limba română*. 11-12, 39-42.

CHENDI, Ilarie et al. (1904). *Vasile Alecsandri – Scrisori*. București: Editura Librăriei Socecu& Comp.

DELBART, Anne-Rosine (2005). *Les exilés du langage. Un siècle d’écrivains français venus d’ailleurs (1919-2000)*. Presses Universitaires de Limoges.

LONGRE, Jean-Pierre (2013). *Une belle voyageuse. Regard sur la littérature française d’origine roumaine*. Paris : Calliopées.

MUREȘANU IONESCU, Marina (2011). L’écrivain de l’entre-deux: problèmes et malentendu(s) dans la littérature roumaine d’expression française. Le cas d’Eugène Ionesco. In Liliana FOȘALĂU (coord.), *Dynamique de l’identité dans la littérature francophone européenne* (58-70). Iași : Junimea.

NEUSCHOTZ, Oswald (1889). Der Rhapsode der Dimbovitza. *Das Literarische Rumänien*, 5, 162-165.

PETRICEICU HAȘDEU, Bogdan (1889). Der Rhapsode der Dimbovitza. *Revista Nouă*, an II, 5, f.p.

STĂVĂRUȘ, Ion (1974). *Elena Văcărescu*. București: Univers.

VACARESCO, Hélène (1899). *Le Rhapsode de la Dâmbovița. Chansons, ballades roumaines recueillies par Hélène Vacaresco*. Bucarest : Socec&C-ie, Editeurs.

VACARESCO, Hélène (1926). Mărturisiri. *Gândirea*, an VI, 6-8, 198-202

VACARESCO, Hélène (1938). Le visage et l'âme des peuples chez les laoutars de la Dambovitza. *Conferencia*, XXXII, 24, 153-166.

VACARESCO, Hélène (1946). *Mémorial sur le mode mineur*. Paris : La Jeune Parque.